

**Laurence Guignard, Antoine Léger *l'anthropophage.*
*Une histoire des lectures de la cruauté, 1824-1903***

Jérôme Lamy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/35724>

DOI : 10.4000/lhomme.35724

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 novembre 2019

Pagination : 297-299

ISBN : 978-2-7132-2794-3

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jérôme Lamy, « Laurence Guignard, *Antoine Léger l'anthropophage. Une histoire des lectures de la cruauté, 1824-1903* », *L'Homme* [En ligne], 231-232 | 2019, mis en ligne le 21 novembre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/35724> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.35724>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Laurence Guignard, Antoine Léger *l'anthropophage. Une histoire des lectures de la cruauté, 1824-1903*

Jérôme Lamy

RÉFÉRENCE

Laurence Guignard, *Antoine Léger l'anthropophage. Une histoire des lectures de la cruauté, 1824-1903*. Grenoble, Jérôme Millon, 2018, 126 p., notes bibliogr., ill., fig. (« Mémoires du corps. Archives »).

- 1 L'histoire du crime atroce, commis en 1824 par Antoine Léger sur la jeune Constance Debully, a connu des interprétations médicales, juridiques et culturelles variées tout au long du XIX^e siècle. C'est à cette recomposition des « lectures de la cruauté » que s'est attachée Laurence Guignard dans ce petit livre qui renferme, en outre, de nombreuses pièces du dossier judiciaire.
- 2 Les années 1820 correspondent « à un moment charnière [...] entre l'affirmation d'un système légal hérité des Lumières qui veut considérer le crime comme le fruit d'un calcul rationnel et le criminel comme accessible à la raison, un monde progressivement désenchanté qui relègue l'activité du diable à un romantisme noir ou à d'archaïques croyances » (pp. 7-8). L'épaisseur de l'archive judiciaire laisse entrevoir la lente circonscription du crime d'Antoine Léger. Le corps de Constance Debully est découvert le 16 août 1824 dans une grotte de Cerny, en Seine-et-Oise (aujourd'hui département de l'Essonne). Le médecin Ballu met en évidence d'effroyables mutilations sur le cadavre : le « cœur » et les « parties génitales » (p. 15) ont été cruellement déchirés. La jeune victime a également été violée. Antoine Léger est arrêté peu après : il a sur lui « des couteaux, un mouchoir du même tissu qu'un foulard retrouvé sur le lieu du crime, un peloton de fil reconnu par la mère de Constance » (p. 17). Il finit par faire « des aveux circonstanciés », dans lesquels il révèle « des actes d'anthropophagie » qui n'avaient

pas été décelés par l'autopsie : il reconnaît « la consommation des organes génitaux, de sang et du cœur » (p. 18). L'enjeu pour les magistrats est de faire correspondre l'horreur du crime de Léger aux catégories du droit alors en vigueur. Si les enquêteurs semblent d'abord hésiter sur l'état mental du suspect, bien vite, cependant, « l'atrocité du crime vient invalider l'hypothèse de l'irresponsabilité » (p. 23). Mais, comme le note Laurence Guignard, il faut aux magistrats du début du XIX^e siècle tenter de dissiper « le mystère du crime et les motifs de Léger », qui restent « obscurs, alors qu'ils seraient seuls capables de répondre au *requisit* de rationalité instauré par la justice moderne » (p. 26). Bien que le répertoire des catégories soit encore peu étoffé en 1824, le dossier témoigne « de questionnements neufs » pour saisir la logique fondamentale du crime : « hypothèse organique du satyriasis » (p. 29), interrogations sur le comportement sexuel de Léger, questions sur son alimentation (il s'agit d'expliquer la monstruosité de l'anthropophagie)... Finalement, le procès s'organise autour d'une articulation, la plus fine possible, entre les actes commis et le registre des peines. Antoine Léger est condamné à mort le 23 novembre 1826 et exécuté six jours plus tard.

- 3 S'ouvre alors une série de relectures du crime qui charrie, pour chaque moment, des sédimentations culturelles et des interprétations médicales nouvelles. Les journaux se font l'écho de l'affaire, le cas Léger venant nourrir une abondante « littérature du crime » (p. 43). Dans le flot des écrits, une « hypothèse médicale alternative » est avancée en 1872 par l'essayiste Maxime Du Camp : le tueur aurait été « frappé de lycanthropie » (p. 45). Laurence Guignard montre comment peu à peu l'affaire Léger est transformée en un « cas » susceptible d'informer une étiologie générale. Les aliénistes Jean-Étienne Esquirol, Charles Marc et Étienne-Jean Georget s'interrogent sur la folie potentielle du condamné. La phrénologie de Franz Joseph Gall forme l'arrière-plan d'une quête anatomique de la démence. Pour être totalement constitué en cas, le crime de Léger doit pouvoir jouer comme un élément d'une variété d'actes comparables. Le psychiatre Scipion Pinel (le fils) fait d'Antoine Léger un « monomane » qu'« il rapproche » du « cas [...] de Papavoine¹ » (p. 57). L'auteure remarque que, progressivement, « on abandonne [...] la symptomatologie des actes et des délires pour les penchants, l'instinct, puis la perversion » (p. 60). La médecine enrichit son spicilège des désignations : les « criminels sadiques » deviennent « une catégorie radicalement neuve » (p. 61).
- 4 On l'a vu, « l'hypothèse lycanthropique » forme une autre voie d'accès à la logique du crime d'Antoine Léger. Cette « culture alternative » perce dans diverses représentations. En-deçà et au-delà des catégories médicales et juridiques, une approche populaire du mal affleure dans la littérature criminelle. Le loup anthropophage sature, incontestablement, les lectures de la violence. Et le comportement de Léger se conforme aux allants de soi de cette mythologie tacitement partagée : « Léger se serait baigné tout habillé dans une mare » (p. 83) ; le fait qu'il ait tué des chats renvoie aux transformations imaginées de ces animaux (p. 84). Le criminel investit ainsi la figure du loup-garou, même si cette dernière reste hors du juridique et du médical.
- 5 L'auteure repère « trois discours et une figure » qui servent à interpréter la cruauté au XIX^e siècle : la perversité, la maladie mentale, la sexualité et la culture du loup. Leur combinaison délimite l'espace d'une discursivité appuyée sur des repères constants, en même temps que l'émergence (via la sexualité) de catégories neuves. Dans cet entremêlement du droit et de la science, les références populaires ont joué un rôle

souterrain mais déterminant. Elles ont relié le cas Léger à des plis anthropologiques anciens et toujours actifs. L'ouvrage de Laurence Guignard constitue une mise à l'épreuve particulièrement pertinente d'une analyse au long cours des lectures d'un phénomène hors normes : le crime atroce commis par Antoine Léger est l'occasion de saisir le parcours complexe des savoirs, ainsi que la lente percolation des cultures populaires partagées.

NOTES

1. En 1824, Louis-Auguste Papavoine est reconnu coupable du crime de deux enfants, sous les yeux de leur mère dans le bois de Vincennes, et est condamné à l'échafaud.